



Balthus : « Le roi des chats », 1935

Texte de Jacques Biolley in « Dans la rue de Balthus », p 247 - 251, Biro Editeur, 2008, Paris.

Ce fut en 1935 que Balthus donna pour la première fois un rôle important à un chat. Il peignit un autoportrait en pied. Au bas du personnage se trouvait un chat qui semblait ronronner en se frottant à son maître. Au sol, Balthus avait disposé une grande stèle sur laquelle on pouvait lire, en anglais : « Un portrait de Sa Majesté le Roi des Chats peint par lui-même, 1935. ».

Au bas de la plupart des lettres écrites à Antoinette à partir de 1935, on lisait également, en guise de signature : The King of Cats. Mais que se passa-t-il pour que l'homme qui avait décidé de mettre fin à ses jours en été 1934 pût devenir Roi des Chats en janvier 1935 ? Un bouleversement majeur : en janvier 1935, Antoinette manifeste son intention de ne pas se marier avec le fameux diplomate qui supplante Balthus. Elle va rompre et l'écrit à Balthus. Quelques jours plus tard, le 23 janvier, Balthus signe pour la première fois : B. The King of Cats. Il devient roi. Le Roi des Chats. Quant au prénom «Balthus», il peut désormais se limiter à une seule lettre qui signe une complicité nouvelle avec Antoinette. «Une initiale» à côté d'un rang majestueux.

Le titre qu'il s'attribue, c'est l'honneur mérité par celui qui a triomphé du monde des adultes personnifié par ce rival-intrus dont le nom n'est pas digne d'être cité dans une de ses lettres à lui. Désormais, il règne sur un royaume : celui des chats, autrement dit la caste des êtres liés à la féerie de l'enfance. Bientôt, il décernera à Antoinette le titre légitime de Queen of Cats.

En considérant l'autoportrait de 1935, on était attiré par la fameuse stèle, au point de délaissier le portrait lui-même. Or celui-ci offrait un trésor d'informations. Tout d'abord, il était certain que Balthus ne se serait jamais présenté en roi sans son triomphe sur le rival. La première impression que donnait le portrait était donc celle d'un homme fier, ombrageux et romantique, posant comme un monarque sûr de lui. A ses pieds, ses insignes, ses emblèmes. Puis, pour accéder à la tête, le regard devait grimper le long d'interminables jambes. Voilà pour la présence royale, encore plus évidente avant que le tableau ne fût en partie abîmé, à la fin des années soixante-dix, par un début d'incendie qui avait nécessité une restauration, principalement au niveau du visage, hélas léché par les flammes.

Un regard attentif permettait de discerner dans cet autoportrait plusieurs éléments discordants liés à l'ambivalence homme-femme déjà constatée dans La Rue. D'autres hiatus rappelaient l'opposition enfant-adulte, elle aussi omniprésente. Le torse, par exemple, à cause de sa petitesse, donnait une note enfantine à ce corps surmonté d'une tête d'adulte. La posture, avec la main sur la hanche, insinuait un aspect féminin qui se voyait renforcé par les ongles que l'on aurait dit peints en rouge. Pourtant, en dépit des marques évidentes de féminité émanant d'un corps si fin, l'aspect mâle du personnage s'imposait par la place disproportionnée donnée à tout le haut du pantalon. De plus, la main gauche dégageait une impression de force née d'une position qui pouvait être associée au geste de tenir un fouet. Objet qui, justement, se trouvait là, posé sur la stèle.

Les diverses dissonances parvenaient à faire passer au second plan l'élément capital du tableau : le fouet. Il était pourtant bien visible, en appui sur le haut de la stèle. Comme pour Larchant, l'élément clé se situait à proximité immédiate de l'élément le plus regardé : cette inscription en anglais.

Guido savait le caractère bizarre des éléments générant la fameuse discontinuité, soit dans un texte, soit dans une image. C'était le cas du fouet : rien ne

justifiait sa présence. Aucune allusion au cheval dans ce tableau. Rien, chez le personnage, n'évoquait un cavalier ou un quelconque dresseur. Aux yeux de Guido, il y avait donc fort à parier que cet objet, secondaire mais dissonant, était l'élément central du tableau. Il avait été peint à la manière d'un lapsus. Le sens avait toutes les chances de s'être logé là, et il sommeillait à l'abri des regards, jouant les absents pour préserver le tableau de tout décryptage synonyme de détestable aveu.

Au premier abord, le fouet semblait n'être rien de plus qu'un fouet. Associé à la main gauche du personnage, il pouvait distiller une impression de force, d'affirmation de soi et même de violence. A cet égard, vu la présence du fouet, Sofia avait à l'esprit l'expression anglaise très appropriée signifiant que His Majesty the King of Cats avait les choses bien en mains et les dominait : to have the whip-hand. Par ailleurs, si l'on remontait jusqu'au visage, très volontaire, on pouvait retrouver un peu de l'attitude et de la physionomie de la maîtresse de La Leçon de guitare, parenté qui s'avérait plus visible avant la restauration du tableau.

Ces observations avaient certes leur valeur, mais le sens crucial se déroba. Comment y accéder ? Il aurait fallu recourir à une option strictement visuelle et considérer les choses de manière neuve et libre. Une autre démarche était envisageable, essentiellement déductive, associant l'objet à ce qu'il impliquait. Dans ce sens, le fouet ramenait à l'idée de violence ou à celle d'un animal à dompter. On pouvait y déceler l'affirmation que le Roi des Chats était parvenu à triompher du rival : il avait dompté la force masculine symbolisée entre autres par l'étalon blanc de La Caserne. Le combat avait été gagné et le vainqueur honoré du titre de roi. A ses pieds, son vassal le chat semblait ronronner, heureux d'être attaché à un maître d'une telle envergure. Le roi posait devant une stèle en son honneur, surmontée du fouet, l'arme du vainqueur.

Guido n'était pas satisfait de ce niveau de lecture. Il avait appris à reconnaître en lui ce frémissement irrationnel qui murmurait : n'en reste pas là, tu trébuches sur une apparence ! Autrement dit, ce fouet impliquait une discontinuité si évidente qu'il n'était probablement pas investi ici que de son sens courant. Il y en avait un autre.

Guido avait bien sûr capté une diffuse impression de violence et de sadisme. En regardant le fouet d'une manière détachée, presque à la dérobée, il sentait poindre, à certains moments, une intuition différente, celle d'un jouet ou d'un objet ayant trait à l'enfance. Sans le savoir, il effleurait une signification essentielle. Durant bien longtemps, il était pourtant resté figé sur le premier sens : l'arme de la victoire sur le rival-étalon.

Refusant une attitude d'entêtement qu'il savait stérile, il n'avait pas trop insisté. Souvent, il s'était plu à considérer le fouet posé sur cette stèle d'un où il distrait. Ce détachement, il le pressentait, était la seule manière de faire fonctionner à minima ses a priori. Il fallait regarder le fouet sans tenter d'en saisir la portée. C'était la meilleure manière de s'en approcher.

Et un jour, il vit. Il vit presque sans état d'âme, tant le sens profond sembla manifeste. Tout résidait dans la forme du fouet. Celle-ci parut si évidente qu'il était déçu d'avoir connu tant de difficultés à découvrir ce qui était terriblement visible.

Passés les premiers instants de quasi dépit, il s'enthousiasma pour plusieurs raisons. La première était fort simple : il était sorti de sa cécité. La seconde était liée à La Rue. Peint en 1935, c'est-à-dire deux ans après La Rue, le fouet y faisait directement allusion ! On pouvait presque affirmer qu'une forme persistante était comme sortie de La Rue pour venir se poser là, sur cette stèle, avec la fonction de marquer le passage d'une époque à une autre.

Qu'avait décelé Guido ? Il lui avait suffi d'oublier pour un instant l'idée de fouet. Pour ne considérer que la forme de l'objet posé sur la stèle. Il avait alors constaté que cette forme, indépendamment de sa couleur, était une réplique du miroir à rallonge tenu par le gnome.

Dans La Rue, un objet bleu, grâce à un système de rallonge peu ordinaire, avait permis de s'approcher héroïquement d'un lieu déterminant. Maintenant l'objet était abandonné ! Ustensile caduc, il gisait, immobile et comme calciné, sur une stèle digne d'une sépulture. Présent comme pour signifier une sorte d'apaisement face aux interrogations mises en scène dans La Rue. Un lâcher prise s'était avéré possible grâce au triomphe amoureux du Roi des Chats. Sa Majesté s'était peinte en personnage à la prestance superbe, décoré d'une belle ceinture et d'attributs virils. Un visage déterminé surmontait le corps qui, lui, semblait encore lié aux réalités de l'ambivalence.

Aux côtés de cet homme devenu roi, le miroir à rallonge était un accessoire d'un autre temps. De teinte bleu ciel dans La Rue, il faisait maintenant partie des jouets abandonnés. Aussi avait-il perdu ses couleurs dantan comme un vieil accessoire fossilisé.

Néanmoins, le long manche ainsi que la boucle ovale resteraient les emblèmes du besoin d'explorer propre à l'enfance. Au prix d'un constant jeu d'équilibre entre les réalités masculine et féminine, le vertige de l'indétermination serait évoqué soit par cet objet aux connotations hermaphrodites, soit plus simplement par un miroir ordinaire.